



Les combats de rues

Impuissantes face au rouleau compresseur allemand, les troupes anglaises se replièrent laissant à l'armée française la tâche d'entraver la marche ennemie et de défendre la route Noyon-Compiègne-Paris.

En quelques jours, les Allemands étaient parvenus à avancer dans les lignes adverses d'environ 65km, ce qu'aucune armée n'avait réussi à faire depuis la fin de la course à la mer. Pour autant, l'armée allemande était arrêtée et bien que de nouvelles attaques devaient lui permettre de progresser encore, la grande offensive de printemps « Mickaël » était en passe de se terminer...

Le 24 mars, les forces allemandes entraient dans Noyon non sans difficultés face à la résistance française lancée à corps perdu dans un combat inégal. Pour contrer cette nouvelle ruée germanique, l'état-major français fit débarquer de nouvelles troupes par trains et camions. Parmi elles, le 123^e RI et le 57^e RI vinrent en renfort et se trouvèrent bientôt pris dans un violent combat de rues. Noyon était livré aux soldats usant de mitrailleuses, chargeant baïonnette au canon et à la grenade... La ville tomba aux mains ennemies dans la nuit du 25 au 26 mars 1918. Dès que les derniers Français purent se dégager derrière la ligne Pontoise - Sempigny - Mont-Renaud, un déluge d'acier déferla sur l'infanterie et l'artillerie allemande en cours d'installation dans la cité noyonnaise. Témoin de ce bombardement, l'Oberstleutnant Lettow témoigna : « La majeure partie des habitants avait été évacuée à temps de sorte que nous entrions dans une ville morte (...) à peine avions-nous quitté la ville, dont les rues étaient bouchées entre-temps par les nombreuses colonnes d'artillerie et de voitures, qu'un ouragan de feu de tous calibres s'abattit sur Noyon. Les scènes qui se déroulèrent alors au milieu de cette grêle d'acier mélangée, comme une pluie incessante, de tuiles tombant des toits et d'effondrement de pans de murs, furent terrifiantes. Pour beaucoup,

les maisons et les caves allaient devenir leur sépulture (...) Dans ce chaos, les obus ennemis frappèrent impitoyablement d'heure en heure, jusqu'à ce que le commandement parvint enfin au bout d'énormes efforts et de lourdes pertes à dénouer ce chaos. »

Sous un déluge de feu

Au soir du 26 mars 1918, les renforts alliés étaient parvenus à contenir l'offensive ennemie. La perte de Noyon n'avait pas entamé le moral des forces françaises qui tenaient le Mont-Renaud. Face à la pression allemande, le général Humbert intima l'ordre à ses troupes de tenir coûte que coûte : « *Que tous les chefs soient profondément résolus à accomplir ce devoir jusqu'à la limite extrême du sacrifice et sachent l'exiger de leurs hommes* ».



Durant plus d'un mois, les troupes françaises retranchées sur la colline défendirent héroïquement leurs positions, repoussant vingt-deux assauts allemands. Dans son livre L'Agonie du Mont-Renaud, Georges Gaudy décrit l'ampleur des combats sur cette colline qui devait donner son nom à une des plus violentes batailles du front occidental : « *On se traînait comme des larves dans le fond boueux du fossé. On s'endormait parfois, tout d'un coup, étendus sur le ventre, accroupis sur les talons, ou debout, appuyés sur la berme. Les réveils étaient affreux. Une secousse électrique, une peur soudaine ouvraient nos yeux, faisaient se redresser le corps et l'on regardait ahuri, le bois plein de cadavres, les arbres brisés, sans branches, les ruines, la mort, la fin de tout. Il n'existait plus ni boyau, ni tranchées sur la terrasse, à notre droite, mais des trous dans les décombres où nos camarades se terraient* ».

Mars - juin 1918 : Noyon sous les bombes

Le 21 mars 1918, une grande offensive allemande entre l'Oise et la Scarpe enfonça le front anglais sur 80km. Les vingt-sept divisions de von Hutier déferlèrent alors vers le sud-ouest en direction de Noyon, avec pour objectifs de séparer les armées françaises des armées anglaises et de rejoindre la route de Paris.



Pendant tout ce temps, Noyon, devenue allemande, subissait le bombardement français sur les carrefours, sur les positions de tirs, sur les secteurs de cantonnement puis sur la ville. La cathédrale, l'hôtel-de-ville, le théâtre... mais aussi la quasi-totalité des maisons comprises dans les boulevards furent touchés par les bombardements. Après un mois de combat acharné au Mont-Renaud, sans réelles avancées de part et d'autre, l'état-major allemand suspendit les attaques.

Du statu quo à l'assaut du 9 juin

Après plus d'un mois de combats acharnés (du 23 mars au 30 avril), l'état-major allemand suspendit les attaques jusqu'au 9 juin, date à laquelle une offensive de la dernière chance fut lancée sur le front Montdidier-Noyon. Pour passer le rempart naturel du massif de Thiescourt, le général von Hutier employa les grands moyens en amassant une importante artillerie et 21 divisions. Préparé à cette offensive massive, l'Etat-Major français ordonna à ses troupes de ne pas se retrancher dans la première ligne qui sera écrasée par l'artillerie mais de s'organiser pour défendre la deuxième ligne. Dans les premières heures de l'attaque, le front du Mont-Renaud tint sous le feu ininterrompu d'une violence inaccoutumée, mais l'enfoncement des lignes françaises plus à l'Est conduisit au repli des troupes, comme l'indiqua l'historique du 164^e régiment d'infanterie : « *A 7h30, le bataillon à notre*

gauche fait connaître que, dans le sous-secteur, tous les éléments légers qui se trouvaient au nord de la Divette se sont repliés. L'ennemi, du reste, à la même heure, franchit le cours d'eau et se dirige vers Passel, prenant de flanc tout notre dispositif. D'autre part, l'ennemi attaque notre droite, du côté du canal, puis soudain mène de front une attaque serrée sur le Mont-Renaud. La 10^e compagnie exécute fidèlement sa consigne et ce n'est que vers 11 heures qu'elle commence à descendre les pentes sud du Mont-Renaud, défendant le terrain pied à pied. Lorsqu'elle regagne nos lignes au sud de la Divette, elle a perdu la moitié de son effectif en tués et blessés ».

Le Mont-Renaud perdu, les forces françaises se replièrent tant bien que mal sous les coups de boutoirs allemands. Si la rive gauche de l'Oise parvint à contenir l'assaillant, en rive gauche, les poilus durent reculer avant de recevoir le renfort des chars de Mangin, lesquels, le 11 juin, entre Matz et Aronde, se lancèrent dans la bataille pour protéger la route de Paris. La contre-offensive porta ses fruits et le front se figea de nouveau à quelques encablures de Compiègne jusqu'au 9 août, date à laquelle la prise de Montdidier lança l'offensive du général Humbert sur le front de l'Oise. Noyon devait subir d'ultimes combats pour une libération définitive...

Jean-Yves Bonnard
Président de la SHASN